

Nicolas Bouvier L'Usage du monde

Extraits

CHOIX DE LETTRES

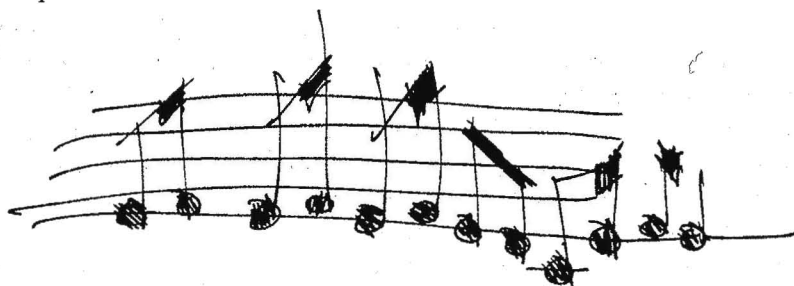
(1951-1963)

autour de *L'Usage du monde*, l'amitié, la mort

[A Thierry Vernet] Bellerive, le 8 [octobre 1951¹]

Vieux Dah.

Il y a de bons moments. Ainsi maintenant le vent se ballade très haut au-dessus des nuages. Je suis dans la bicoque d'Alain qui est allé coucher, près d'un feu éteint mais la peau chaude avec du thé et un concerto de Brahms, piano et orchestre, souverain et céleste, imaginant une vie et la vivant maintenant, rouge et flambante, une espèce de tunique sans coutures. /



[2e concerto pour piano, 2e mouvement, Allegro appassionato]

Il y a un mouvement qui est comme ça, qui commence à l'unisson avec des pétées de violon. Admirable. Et des cors aussi. A mesure

¹ Date quasi certaine d'après les différents éléments de la lettre: session d'examen d'automne, problème de genou à la suite d'une chute au service militaire un an auparavant. Alain, que Nicolas Bouvier mentionne, est Alain Dufour, l'ami futur éditeur. Dans ses lettres, Nicolas Bouvier, qui apparemment ne se relisait pas, a abandonné un bon nombre de coquilles (Riessling, Londre, nommé, imaginer, etc.). Ce choix de lettres autour de *L'Usage du monde*, avant et pendant le voyage, puis au moment de la sortie du livre, n'étant en rien une édition critique, toutes les coquilles ont été corrigées sans mention particulière. Quelques rares notes, facilitant la lecture et identifiant des personnes, ont été ajoutées. Les numéros de page renvoient bien évidemment à *L'Usage du monde* (M.E.).

qu'on va on entrevoit des choses plus prodigieusement belles et toujours plus difficiles, de telle sorte que ça ne peut finir autrement que ça: qu'on s'y crève à vouloir les saisir, les rendre permanentes. Et ça ne fait rien, on y restera bien volontiers./

Je me réjouis de te revoir vieux con. Ce qui fait la valeur et la bienfaisance de notre échange, c'est qu'il est perpétuel, interminable, commencé il y a fort longtemps, des siècles on dirait, et pas près non certes de se terminer. Je me réjouis de te revoir et de te parler, oui, sacré nom de Dieu. On peut parler de tout ensemble et les choses qu'on dit viennent se ranger d'elles mêmes autour/ des choses les plus importantes, qu'on exprime ou qu'on tait, c'est pareil. J'ai dégotté un livre très beau: «Le Meneur de lunes» de Joë Bousquet. Dedans, cette phrase: «Je meurs des choses pour lesquelles je n'avais pas su mourir.» C'est très beau et bien juste. Ce qui est important, c'est ce à quoi on se destine, pas nous, mais finalement ce pour quoi on crève. Je suis heureux pour toi, mais vraiment heureux, de ce que tout ça, Londres, la campagne et même les chocs ou les déceptions du moment/ viennent dans leur temps, rendent un son si plein, fassent un si chouette pétard dans ta tête, te répondent si bien, inspirent tellement confiance. Pas de doute qu'à des bouts de journées ou de semaines on se sent en plein cœur, en plein bois, en plein dans l'arbre, dans les feuilles, dans le soleil.

Pas de Périgord et pas d'Avignon pour moi. Je retourne à l'hosto, rien d'énorme, mais une radio a révélé un gros champignon dans le genou qui se développe et s'ossifie, et qu'il s'agit d'enlever en vitesse. Et pas d'examens non plus./ Je suis baisé pour ma session. Je veux qu'on m'opère le plus vite possible, pas la peine de faire traîner ça en longueur donc, hein? Vers Nouvel An je pense pouvoir marcher de nouveau et alors loin! A Paris, aux Antipodes, où on voudra. Cette découverte un peu emmerdante par elle-même explique par contre tous les désordres mystérieux qu'on constate depuis un an. Donc de ce côté, plus d'inquiétude.

Tu verras comme je transforme une chambre d'hosto en un bordel où on fume, boit, travaille, où la campagne et le ciel entrent à pleins/

paquets. Je t'attendrai de pied ferme au milieu des oreillers et de tout ce blanc et tout cet anonymat silencieux des hostos, me réjouissant de te montrer mon boulot, qui te surprendra sans doute, car il est assez différent de ce que j'avais pu prévoir il y a deux mois.

La fille qui t'a posé un lapin, je l'emmerde, je lui tire les cheveux bien sûr à la salope (un rancart c'est sacré). Je me plais à l'imaginer cent fois plus moche qu'elle n'est pour l'emmerder encore/ rétrospectivement. Ce qu'elle t'a fait, c'est faiblard, et dans tous les pays. Manon avait pas 50 mais 19 ans. Je l'aimais bien cette fille, elle est partie et reviendra peut-être. C'était la fille d'une espèce de «Païsa» rhénan, c'est plein d'échos tout ça, que j'y pense seulement, à ses cheveux ou à sa voix (elle parlait rarement), et ça résonne déjà. C'est la première fois que j'ai eu avec une fille quelque chose d'aussi nu, d'aussi tranché, d'aussi profond et d'aussi silencieux. Vraiment je commence à aimer/ le silence et à le rompre plus rarement. J'aimerais pouvoir m'en servir beaucoup pour mon écriture, c'est plus plein que les mots.

On va déménager. Ma chambre sera rouge à tue-tête, quitte à y devenir Dingo. Elle t'attendra. Je t'y attendrai de pied ferme, attentif au bruit de ta bagnole ou de tes godasses sur le gravier, avec une cheminée, un piano et de ces bouquins qu'on relit 50 fois, qu'on se prête et qu'on se reprête. Je réécrirai vieux con, remplis-toi les oreilles de sable, les cheveux/ d'électricité, les quinquets d'autobus et de prairies, et que la bonne oreille te sonne sans arrêt.

So long

Nick

Repose toi, c'est ça l'important

PS. Devine de qui j'ai une lettre pour nous deux? De Robert Reuffet, le campeur sympa d'El Oued, de retour à Paris, malade, après une sensationnelle équipée au Cameroun. Je lui écris. Va le voir au retour 182 rue Legendre Paris 17ème. C'est un gars à pas laisser tomber.

Kaboul,
samedi [mi-novembre 1954]

Mon bon cher fidèle vieux².

C'est le soir, Petitpierre³ dîne chez des Norvégiens, je suis dans mon perchoir, je te commence une lettre qui sera celle du bon accueil à Colombo. On s'écrivait autrefois de Cologny à Saconnex, aujourd'hui de Kaboul à Ceylan. C'est bien, on a transposé tout sur une plus grande échelle. Dans les moments de faiblesse physique ça fout un peu le vertige, de même que toute cette rame de papier blanc à remplir avec le fond de son cœur. Quand ça va, et ce soir ça va, on s'aperçoit qu'on mène une vie étrange et merveilleuse.

lundi

Le lendemain de ton départ on est monté sur les collines qui dominant l'aérodrome. Le bus était toujours dans le djou, tache bleue dans des étalages d'oignons roux. Longue ballade commencée mollement et terminée à une allure de sapeur. En chemin on a découvert un village adorable, sorte de Fakerabad au bord d'une large rivière ombrée de saules. De retour on a déjeuné d'une bouteille de Riesling, de fromage et de noix, c'était l'automne. L'après-midi passé chez les Kellers où j'ai reçu ton télégramme, rentré, puis écrit un peu sur la Turquie. Ça allait très bien ce jour-là. C'était vendredi. Samedi j'ai relu mon boulot, c'était de la merde, nettement sous-volté, ça ne passait pas la rampe. Dans la journée j'ai étiqueté les

² Première lettre écrite à Thierry Vernet après que ce dernier est parti pour Colombo et avant que Nicolas Bouvier traverse l'Inde. Il s'agit non d'une lettre d'adieu, mais d'une lettre d'accueil. Nous sommes à la fin de *L'Usage du monde*, p. 340-341.

³ Le médecin Claude (cf. p. 334-341) qui deviendra son oncle par alliance.

bandes Kudelsky⁴, pris des notes, tachant de mettre bout à bout quelques petites besognes, la tête étant très faiblarde. Petitpierre s'est installé dans ta chambre, plus chaude, je l'ai aidé à transporter ses affaires: bureau, photos de la «saucisse», etc. et j'ai mis notre bagage en ordre. Le soir j'ai commencé à t'écrire et j'ai eu une visite très agréable de la nièce Schlumberger⁵, intelligente et de bonne compagnie. J'ai passé aussi ce jour-là chez le marchand de cuir, mais ton sac n'était pas prêt. C'était samedi.

Le dimanche à midi nous sommes allés à cette abominable par-touze UNO que les organisateurs avaient tenté en vain de rendre sympathique. Tout y était: grande tente pour les ministres, mouton rôti entier, cafetière grosse comme un oignon d'église russe, grand soleil, seulement les 400 participants n'avaient aucune raison d'être ensemble. Je me suis tiré presque aussitôt, rencontrant le pauvre Klaus qui tourne en vélo dans la ville, cherchant un domestique qu'il a perdu. Le Pichark est sur mes genoux et m'emmerde, fait un bruit de magnéto et dresse une queue droite comme une bite qui découvre un trou du cul bien plissé et avare.

Ce matin, lundi, j'ai conduit la petite Keller à l'hôpital – un coude un peu déboîté qu'elle a, pas grave⁶ –, avec leur grosse voiture, mar-rant jouet très facile à manier. J'ai pris ton sac chez le marchand et l'ai remis à Ketty. Zuppp'erbe. A 11 heures je suis allé à Abi-Abad entendre la conférence de Petitpierre sur les vitamines et le plan Wahlen. Exposé traduit lentement par Raïm pour des frisés très primitifs. Petitpierre l'a faite avec pas mal de gestes galants du poignet

⁴ Les bandes d'enregistrement. Nicolas Bouvier avait en effet pris avec lui un enregistreur.

⁵ Nièce de Daniel Schlumberger, le chef de la Délégation archéologique française en Afghanistan (cf. p. 361).

⁶ «un coude... pas grave» ajouté en marge.

(offrande d'une rose invisible à une femme invisible) et des espèces de «zapateado» au ralenti. C'est clair il est très embarrassé par son corps pondérable et physique.

Ici il y a un air d'automne parisien qui pique le nez, des frondaisons bien jaunies, des brouillards qui montent de petits champs. Un froid sec éclate dès la disparition du soleil. Cet après-midi Petitpierre a reçu une énorme caisse: appareil de projection, pick-up et d'autres petites friandises électriques. On a déballé ça comme une caisse de jouets et passé à des brouilles, mais depuis samedi la pression est retombée très bas, ce qui me rend inemployable à n'importe quoi d'intéressant. Côté travail, j'en reste à des notes laborieuses, à des lueurs trop brèves pour être utilisables, mais rien de frais, rien d'assis, rien qui ait sa respiration propre. Je commence à être las de cet état larvaire. Je finis pour ce soir. Il est tôt, je vais me pagnotter. Je t'embrasse mon bon vieux et j'espère que cette descente en train n'est pas trop fatigante.

Mardi. Bon vieux, un mot pour te dire que le courrier, la courroie, ta bonne lettre sont arrivées. T'es pas seul à te sentir désarmé un peu. A deux, avec une technique vraiment au point, on signolait l'ouvrage. A n'en pas douter, comme dirait Grégoire./ Maintenant c'est le petit stage de mise au point individuelle. Y a aussi des moments où l'idée de me re-re-re-graisser les pattes contre ce moteur froid et rétif, et de pousser tout ça jusqu'à l'Inde, fait que j'en mène pas large. Surtout que du train où va ce travail je serai loin d'être à jour au moment de me tirer. Mais tout ça se fera quand même, et ensuite tout le monde sera bien content. Le corps va bien, dans le genre exercice violent, je marche vite et longtemps, bandaissons phénoménales, hélas sans personne qui en profite, mais c'est la tronche qui démissionne. Envie de rien, je me force, j'écris des chiées sans y croire; aujourd'hui sur l'Iran. J'écris tous les jours avec ou sans génie; plutôt sans. Ça reviendra aussi, mais ça, c'est affreusement long. Bonne bouffée de marre tout à l'heure en repensant le

jugement Solignac sur les militaires. Allez, je te quitte, allez! Je vais essayer de penser à quelque chose. Dis toi que je t'aime bien, mon bon vieux, avec ou sans génie, et que les fêtes qui se préparent pour toi à Ceylan sont les miennes. (J'ai écrit l'histoire de Madame «Fitts»; elle est au frigo pour le livre du monde⁷.)

Mercredi.

Bon vieux, je te dis adieux en vitesse et bonne arrivée à Colombo. Je vais poster ça à l'avion de Delhi.

Salut

⁷ Cf. p. 290-291.

[A sa mère] Nourara-Elhia [?]

Le 19 [sept. 1955]⁸

Chère Maman,

En recevant ce matin cette poignée de télégrammes j'ai bien deviné de quoi il s'agissait. A l'affection que moi je vous porte je peux un peu mesurer ton chagrin. J'aimerais être avec vous pour quelques jours, pour vous montrer que l'on n'est jamais seul. Je suis bien tranquillement certain que la mort ne change pas le cours des affections qui nous dépassent, et que certaines tendresses sont par nature faites pour durer plus longtemps que nous. Je crois que ceux qu'on a assez violemment aimés nous habitent, nous parlent, on ne peut plus les perdre. La mort les éloigne sans les détruire; il faut faire un nouvel effort pour les rejoindre ou pour les attendre, mais l'amour est une chose exigeante. Tu vois, j'ai pris l'habitude d'aimer des absents, de les avoir sans les voir, sans les entendre, sans les toucher, même des absents qui m'ont oublié. Je ne reverrai plus Grand-maman, je ne pense pas l'avoir perdue, sa grande écriture, son sourire, un beau feu que j'aimais dans ses yeux, que j'aime encore m'appartiennent et se retrouveront, peut-être, dans les tiens.

Mais quelle belle vie aussi, plus étincelante et plus calme à mesure que les années passaient. Elle ne m'en parlait jamais sans orgueil et plaisir. Sur les routes, en y pensant souvent, j'ai beaucoup mieux compris ce beau destin; tu en hérites parce que c'est toi qui lui ressembles le plus. Cela j'en suis heureux.

Voilà, à présent je vous quitte, et cependant je reste tendrement avec vous deux. Je me réjouis de vous revoir. Je vous embrasse.

Nic.

⁸ Entre le voyage conté dans *L'Usage du monde* et la rédaction du livre, une lettre sur la mort... et la présence vivifiante des absents.

Thierry [Vernet, Cologny] 7 décembre 1963⁹

Droz m'a envoyé hier un chèque de 9 317 frs – je te ferai des comptes détaillés plus tard, pour les brouilles je n'ai pas encore tous les éléments¹⁰ – = 722 exemplaires vendus en souscription ou vendus «ferme» à des libraires, ou directement par Droz.

Je suis allé toucher le chèque et j'ai envoyé 9 300 frs à Weniger¹¹, à qui nous ne devons plus que 795 frs, qui lui seront payés par Droz sur nos droits en juillet 1964, mois où ils font leurs comptes.

Il y a en outre (à la date du 4 décembre) 175 exemplaires en dépôt, dont très peu reviendront. La vente continue à marcher remarquablement (Droz en vend directement ou en place entre 8 et 10 par jour) si l'on considère la petite capacité d'absorption du marché. Si bien que les chiffres que je te communique sont déjà dépassés. On peut penser que les 2 000 ex. s'écouleront sans trop de mal en Suisse.

Pour la France.

a) Je t'envoie «Radio» et un article brouillon et sensible de Noverraz dans «Construire» et la «Gazette», le «Journal» niet! Ce que j'ai sous la main. Je n'ai plus de «Feuille d'avis» mais un Noverraz suffit.

J'ai demandé à ta mère de t'envoyer ce qu'elle avait, de façon que tu aies du matériel./

b) J'ai vu avant hier un nommé Archinard, grossiste qui représente ici plusieurs maisons, dont Buchet-Chastel. Il a de suite empoigné son

⁹ La date ajoutée au crayon, le '3' de '63' biffé et remplacé par un '4', mais il s'agit bien de décembre 1963: la lettre mentionne la date du 4 décembre [1963] et surtout parle des comptes qui seront faits en juillet 1964.

¹⁰ «je te ferai... éléments» ajouté en marge.

¹¹ L'imprimeur de *L'Usage du monde*.

téléphone et exposé l'affaire clairement au secrétaire de Buchet-Chastel à Paris. J'ai envoyé un livre. J'enverrai une lettre avec les conditions auxquelles nous pensions et quelques¹² extraits de presse. On verra ce que ça donne. Je lui dirai que nous avons tenté notre chance dans d'autres directions.

c) Le déroulement de cette petite entreprise continue à faire mon bonheur. On a eu raison d'être têtus. Je ne parle pas des acheteurs, je parle de gens qui sont touchés. Il y en a. Des communistes et des conservateurs; ça me plaît qu'on chevauche ces «distinguos» stupides. Antoinette Zarasin¹³ a spécialement aimé les doubles pages de montagnes. Beaucoup d'autres éloges sur les dessins. Quelques personnes qui regrettent les barreaux de la couverture, très bonne – me semble-t-il – je devrais plutôt dire: très fidèle émission de radio ce matin. Malheureusement une mauvaise heure d'écoute.

Thomas rêve et crie la nuit¹⁴. On va le rassurer dans le noir, et c'est merveilleux d'entendre cette grosse voix ensommeillée et rauque qui, du fond du sommeil, vous reconnaît tout de même.

Embrasse Floristella¹⁵ et excuse cette écriture informe. Non, ça va bien.

Salut.

¹² Ms.: suit «critiques», mot biffé et corrigé sur la ligne.

¹³ Il s'agit certainement d'Antoinette Sarasin, mais dont le nom est intentionnellement orthographié avec un 'Z' majuscule.

¹⁴ Fils aîné de Nicolas et Eliane Bouvier, né le 7 mars 1962.

¹⁵ La femme de Thierry Vernet.

*I shall be gone and live
or stay and die.*

Shakespeare

AVANT-PROPOS

J'avais quitté Genève depuis trois jours et cheminais à toute petite allure quand à Zagreb, poste restante, je trouvai cette lettre de Thierry :

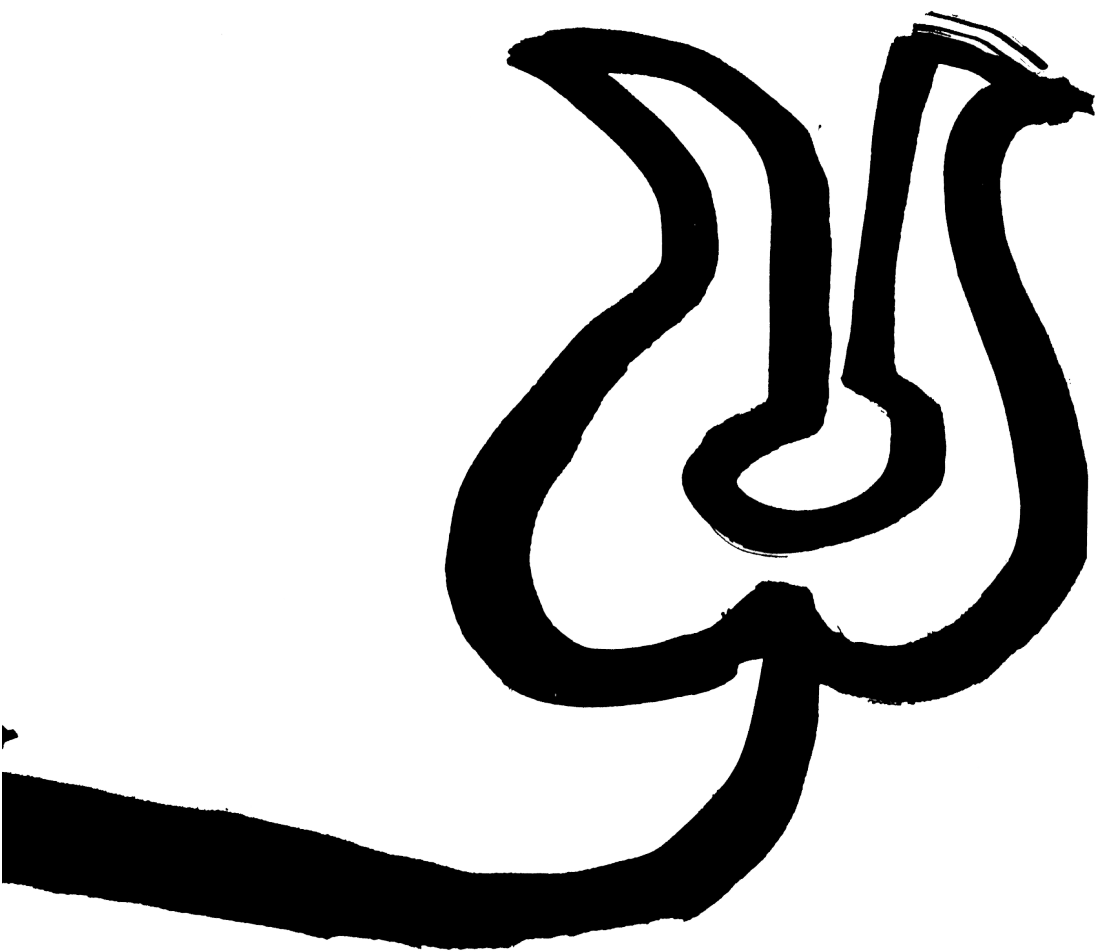
Travnik, Bosnie, le 4 juillet.

« Ce matin, soleil éclatant, chaleur ; je suis monté dessiner dans les collines. Marguerites, blés frais, calmes ombrages. Au retour, croisé un paysan monté sur un poney. Il en descend et me roule une cigarette qu'on fume accroupis au bord du chemin. Avec mes quelques mots de serbe je parviens à comprendre qu'il ramène des pains chez lui, qu'il a dépensé mille dinars pour aller trouver une fille qui a de gros bras et de gros seins, qu'il a cinq enfants et trois vaches, qu'il faut se méfier de la foudre qui a tué sept personnes l'an dernier.

» Ensuite je suis allé au marché. C'est le jour : des sacs faits avec la peau entière d'une chèvre, des faucilles à vous donner envie d'abattre des hectares de seigle, des peaux de renard, des paprikas, des sifflets, des godasses, du fromage, des bijoux de fer-blanc, des tamis de jonc encore vert auxquels des moustachus mettent la dernière main, et règnant sur tout cela, la galerie des unijambistes, des manchots, des trachomeux, des trembleurs et des béquillards.

» Ce soir, été boire un coup sous les acacias pour écouter les Tziganes qui se surpassaient. Sur le chemin du retour, j'ai acheté une grosse pâte d'amande, rose et huileuse. L'Orient quoi ! »





J'examinai la carte. C'était une petite ville dans un cirque de montagnes, au cœur du pays bosniaque. De là, il comptait remonter vers Belgrade où l'« Association des peintres serbes » l'invitait à exposer. Je devais l'y rejoindre dans les derniers jours de juillet avec le bagage et la vieille Fiat que nous avions retapée, pour continuer vers la Turquie, l'Iran, l'Inde, plus loin peut-être... Nous avions deux ans devant nous et de l'argent pour quatre mois. Le programme était vague, mais dans de pareilles affaires, l'essentiel est de partir.

C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat-ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là. Songez à des régions comme le Banat, la Caspienne, le Cachemire, aux musiques qui y résonnent, aux regards qu'on y croise, aux idées qui vous y attendent... Lorsque le désir résiste aux premières atteintes du bon sens, on lui cherche des raisons. Et on en trouve qui ne valent rien. La vérité, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse : Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon.

Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait.

... Au dos de l'enveloppe, il était encore écrit : « mon accordéon, mon accordéon, mon accordéon ! »

Bon début. Pour moi aussi. J'étais dans un café de la banlieue de Zagreb, pas pressé, un vin blanc-siphon devant moi. Je regardais tomber le soir, se vider une usine, passer un enterrement — pieds nus, fichus noirs et croix de laiton. Deux geais se querellaient dans le feuillage d'un tilleul. Couvert de poussière, un piment à demi rongé dans la main droite, j'écoutais au fond de moi la journée s'effondrer joyeusement comme une falaise. Je m'étirais, enfouissant l'air par litres. Je pensais aux neuf vies proverbiales du chat ; j'avais bien l'impression d'entrer dans la deuxième.

UNE ODEUR DE MELON

Belgrade

Minuit sonnait quand j'arrêtai la voiture devant le café *Majestic*. Un silence aimable régnait sur la rue encore chaude. A travers les rideaux crochetés j'observai Thierry assis à l'intérieur. Il avait dessiné sur la nappe une citrouille grandeur nature qu'il remplissait, pour tuer le temps, de pépins minuscules. Le coiffeur de Travnik n'avait pas dû le voir souvent. Avec ses ailerons sur les oreilles et ses petits yeux bleus, il avait l'air d'une jeune requin folâtre et harassé.

Je restai longtemps le nez contre la vitre avant de rejoindre sa table. On trinqua. J'étais heureux de voir ce vieux projet prendre forme ; lui, d'être rejoint. Il avait eu du mal à s'arracher. Il avait fait sans entraînement des marches trop longues et la fatigue l'assombrissait. En traversant, les pieds blessés et la sueur au front, ces campagnes peuplées de paysans incompréhensibles, il remettait tout en question. Cette entreprise lui paraissait absurde. D'un romantisme idiot. En Slovénie, un aubergiste remarquant sa mine défaite et son sac trop lourd n'avait rien arrangé en disant gentiment : *Ich bin nicht verrückt, Meister, ICH bleibe zu Hause.*

Le mois passé ensuite à dessiner en Bosnie l'avait remis d'aplomb. Lorsqu'il avait débarqué à Belgrade, ses dessins sous le bras, les peintres d'ULUS¹ l'avaient reçu comme un frère et lui avaient déniché en banlieue un atelier vide où nous pourrions loger à deux.

On reprit la voiture ; c'était bien en dehors de la ville. Après avoir franchi le pont de la Save, il fallait suivre deux ornières qui longeaient

¹ ULUS : association des peintres de Serbie.

les berges jusqu'à un lopin envahi de chardons où s'élevaient quelques pavillons délabrés. Thierry me fit arrêter devant le plus grand. En silence, on coltina le bagage dans un escalier obscur. Une odeur de térébenthine et de poussière prenait à la gorge. La chaleur était étouffante. Un ronflement puissant s'échappait des portes entr'ouvertes et résonnait sur le palier. Au centre d'une pièce immense et nue, Thierry s'était installé, en clochard méthodique, sur une portion de plancher balayée, à bonne distance des carreaux brisés. Un sommier rouillé, son matériel de peinture, la lampe à pétrole et, posés à côté du primus sur une feuille d'érable, une pastèque et un fromage de chèvre. La lessive du jour séchait sur une corde tendue. C'était frugal, mais si naturel que j'avais l'impression qu'il m'attendait là depuis des années.

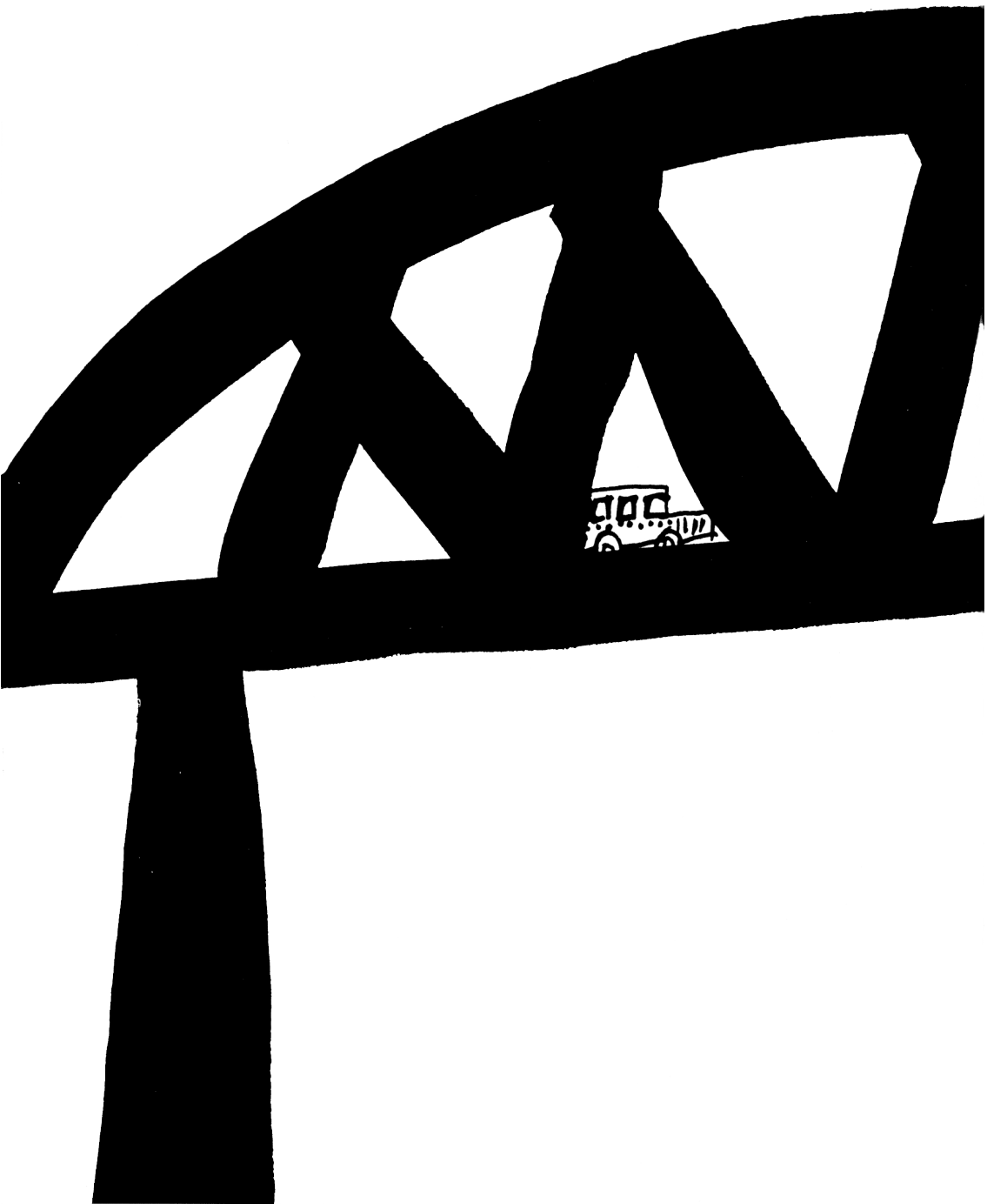
J'étendis mon sac sur le sol et me couchai tout habillé. La ciguë et l'ombelle montaient jusqu'aux croisées ouvertes sur le ciel d'été. Les étoiles étaient très brillantes.

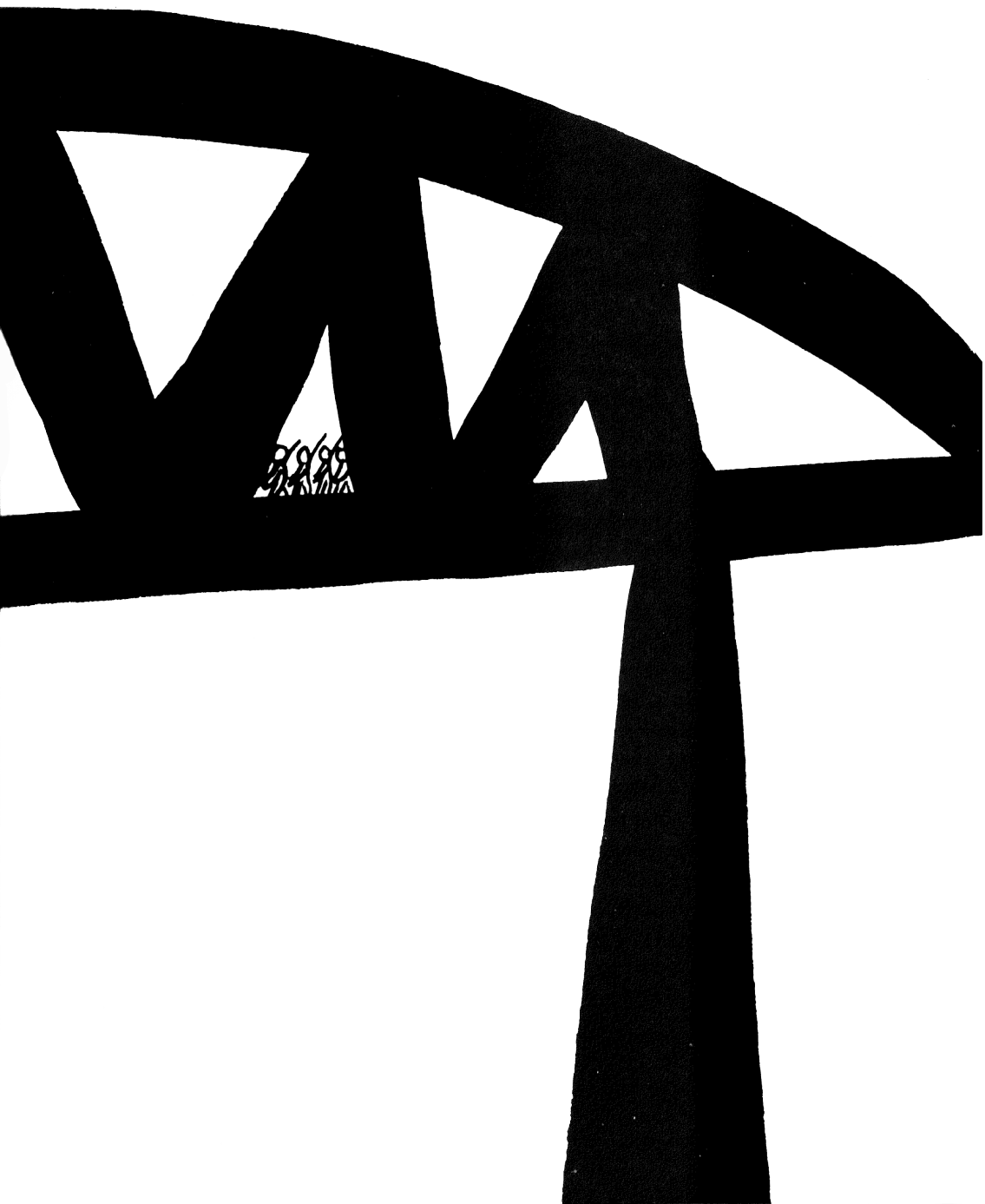
Fainéanter dans un monde neuf est la plus absorbante des occupations.

Entre la grande arche du pont de la Save et la jonction du Danube, la banlieue poudroyait sous les feux de l'été. Elle devait son nom : *Säimichte* (la foire) aux reliefs d'une exposition agricole transformée par les nazis en camp de concentration. Pendant quatre ans, juifs, résistants et tziganes y étaient morts par centaines. La paix revenue, la municipalité avait sommairement recrépi ces lugubres « folies » pour les artistes boursiers de l'Etat.

La nôtre — portes qui jouent, fenêtres crevées, chasse d'eau rétive — comptait cinq ateliers allant du dénuement complet à une bohème cossue. Les plus démunis des locataires, ceux du premier étage, se retrouvaient chaque matin, blaireau en main, devant le lavabo du palier, en compagnie du concierge — un mutilé de guerre, la casquette vissée au crâne — auquel il fallait pincer la peau du menton pendant que de sa

main unique il y passait prudemment le rasoir. C'était un homme souffreteux, plus méfiant qu'une loutre, sans rien d'autre à faire que surveiller une fille en âge de fauter, et glaner dans les toilettes — des latrines à la turque où l'on vide ses poches avant de s'accroupir — les bricoles : mouchoirs, briquets, stylos, que les usagers distraits avaient pu oublier. Milovan le critique littéraire, Anastase le céramiste, et Vlada, un peintre paysan, occupaient les ateliers du rez-de-chaussée. Toujours prêts à nous aider, à nous servir d'interprètes, à nous prêter une machine à écrire, un morceau de miroir, une poignée de gros sel, ou à convier la maisonnée entière, lorsqu'ils avaient vendu une aquarelle ou un article, à un banquet vociférant — vin blanc, poivrons, fromage — suivi d'une sieste collective sur le plancher ensoleillé et nu. Dieu sait pourtant qu'ils vivaient chichement, mais les années noires de l'occupation et de la guerre civile leur avaient enseigné le prix de la douceur, et Saïmichte, à défaut de confort, avait une bonhomie bien à elle. C'était une jungle de pavots, de bluets, d'herbes folles qui montait à l'assaut de ces bâtiments dégradés, et noyait dans son vert silence les cambuses et les campements de fortune qui avaient poussé tout autour. Un sculpteur habitait le pavillon voisin du nôtre. Le menton sali de barbe, ses marteaux à la ceinture comme des colts, il dormait sur une paille au pied de la statue qu'il était en train d'achever : un partisan torse nu, le poing fermé sur une mitrailleuse. C'était l'homme le plus riche de la zone. L'époque lui était clémente ; en monuments aux morts, en étoiles de granit rouge, en effigies de maquisards aux prises avec un vent de deux cent kilomètres, il avait pour quatre ans de commandes au moins. C'était naturel ; après avoir été l'affaire des Comités secrets, les révolutions s'installent, se pétrifient et deviennent rapidement celle des sculpteurs. Dans un pays qui, comme la Serbie, n'a cessé de se soulever et de se battre, ils disposent déjà d'un large répertoire héroïque — chevaux cabrés, sabres au clair, comitadjis — dans lequel il suffit de puiser. Mais cette fois, c'était plus difficile. Les libérateurs avaient changé de style ; ils étaient à pied, tondus, soucieux, rébarbatifs, et la cuillère de confi-





ture que le sculpteur nous offrait, selon la coutume serbe, lorsqu'on lui rendait visite, suggérait un univers moins martial et plus doux.

A l'autre bout du terrain vague, une glacière flanquée d'un débit d'alcool servait de boîte postale et de rendez-vous à ceux qui vivaient ici entre ciel et broussaille avec leurs poules et leurs chaudrons. On en emportait de lourds blocs terreux d'une glace à gros grains et des sorbets au lait de chèvre dont le goût suri restait jusqu'au soir dans la bouche. Le bistrot n'avait que deux tables autour desquelles les chiffonniers de la zone — des vieux, les yeux rouges et mobiles, qui à force de flairer l'ordure ensemble avaient pris l'air de furets grandis dans le même sac — s'installaient aux heures chaudes pour dormir ou trier leur récolte.

Derrière la glacière s'étendait le domaine d'un brocanteur ukrainien qui logeait dans une niche très propre au milieu de ses trésors; un homme de poids, coiffé d'une casquette à oreilles, qui possédait une colline de chaussures hors d'usage, une autre d'ampoules fusées ou éclatées, et menait son affaire en grand. Un monceau de bidons percés et de chambres à air cuites complétait son fond de commerce. L'étonnant, c'était le nombre de clients qui quittaient son dépôt, leurs « emplettes » sous le bras. Passé un certain degré de pénurie, il n'est rien qui ne se négocie. A Saimichte, UN soulier — même percé — pouvait constituer une affaire, et la colline de l'Ukrainien était souvent gravie par des pieds nus, sondée par des regards brillants.

Vers l'ouest, le long de la route de Zemoun, Novi-Beograd élevait au-dessus d'une mer de chardons les fondations d'une cité satellite que le gouvernement avait voulu bâtir, malgré l'avis des géologues, sur un sol mal drainé. Mais une autorité — même auguste — ne prévaut pas contre un terrain spongieux et Novi-Beograd, au lieu de sortir de terre, persistait à s'y enfoncer. Abandonnée depuis deux ans, elle dressait entre la grande campagne et nous ses fausses fenêtres et ses poutrelles tordues où perchaient les hiboux. C'était une frontière.

A cinq heures du matin, le soleil d'août nous trouait les paupières et nous allions nous baigner dans la Save de l'autre côté du pont de

Saïmichte. Sable doux aux pieds, quelques vaches dans les vernes, une gamine en fichu qui gardait des oisons, et dans un trou d'obus un mendiant endormi recouvert de journaux. Le jour levé, les mariniers des chalands et les gens de la zone y venaient laver leur linge. En bonne compagnie nous frottions nos chemises, accroupis dans l'eau terreuse, et tout le long de la berge, face à la ville endormie, ce n'étaient qu'essorages, bruits de brosses et chansons soupirées pendant que de grandes banquises de mousse descendaient au fil de l'eau vers la Bulgarie.

L'été, Belgrade est une ville matinale ; à six heures l'arroseuse municipale balaie le crottin des charrettes maraîchères et les volets de bois claquent devant les boutiques ; à sept, tous les bistrots sont bondés. L'exposition ouvrait à huit. Un jour sur deux j'allais la tenir pendant que Thierry relançait jusque chez eux les acheteurs rétifs ou dessinait dans la ville. Vingt dinars l'entrée, pour ceux qui les avaient. La caisse ne contenait qu'une poignée de monnaie et, oublié par le dernier exposant, *Variétés V* de Valéry, dont le style maniéré prenait ici une allure exotique qui ajoutait au plaisir de lire. Sous le pupitre, une demi-pastèque et une fiasque de vin attendaient les amis d'ULUS qui venaient en fin d'après-midi proposer un plongeon dans la Save ou traduire un brin de critique paru dans un journal du soir.

— ... M. Verrrnett't'e... a certes bien vu nos campagnes et ses croquis sont amusants... mais, il est trop sarcastique et manque encore de... manque encore de — comment dites-vous donc, faisait le traducteur en claquant ses doigts — ... ah ! j'y suis, de sérieux !

La vérité, c'est que le sérieux est la denrée préférée des démocraties populaires. Les journalistes de la presse communiste qui venaient de bonne heure le matin faire leur papier en avaient à revendre. C'étaient de jeunes officiels aux chaussures craquantes, sortis pour la plupart des maquis titistes et qui tiraient de leur importance nouvelle une satisfaction bien légitime, encore qu'elle les rendît un peu rogues et incertains. Ils passaient, le front barré, d'un dessin à l'autre, censeurs sévères mais perplexes, car comment savoir si l'ironie est rétrograde ou progressiste ?